

PROLOGUE

JUILLET 2011

1

Ils prétendent tous que je mourrai ici. Dans ce pays qui m'est étranger, dans cette prison humide et malsaine au fond de laquelle je croupis, dans cet antre où l'on parle des langues qui me sont inconnues. À force de l'entendre, je vais finir par le croire.

Beaucoup ici veulent ma mort. Par esprit de vengeance pour certains, par souci d'affirmer leur autorité pour d'autres. Me tuer, tuer l'une de mes amies, serait un moyen sûr d'accéder à la gloire. On nous a baptisées les Maîtresses de Monte-Carlo. Un surnom amplifié par l'écho que lui ont donné les médias du monde entier. Un surnom plus imaginaire que les précédents : la Bande des Quatre, les Beautés bernoises, les *Desperate Housewives*. Un surnom moins terrible, pourtant, que celui qui s'affichait à la une du *Monde* au lendemain de notre condamnation : Mamans «les tueuses».

Alors je me prends à espérer. Un miracle. La découverte de nouveaux indices. Les aveux du véritable meurtrier. Quelqu'un capable de me prêter une oreille compatissante. J'attends de me réveiller un jour en m'apercevant qu'il s'agissait d'un cauchemar. Depuis trois cent quatre-vingt-dix-huit jours, j'ouvre les yeux chaque matin en priant le Ciel de me laisser rentrer chez moi. À Georgetown, où j'ai enseigné un temps la littérature américaine à des lycéens apathiques.

En attendant, je reste sur le qui-vive. Je me tiens sur mes gardes au détour des couloirs. Je dors en position assise.

J'évite de sombrer dans une routine qui me rendrait vulnérable. S'ils tentent de me tuer, je vendrai chèrement ma peau.

*

Ce matin-là, j'entame ma journée comme toutes les autres, en rejoignant l'aile G par un couloir étroit. Je m'arrête devant la porte vitrée sur laquelle s'étale l'inscription INFIRMERIE, veillant scrupuleusement à ne pas dépasser la ligne, tracée au sol à l'aide de bande adhésive rouge à demi décollée, que nul n'est autorisé à franchir sans y être invité.

— Bonjour.

La surveillante que je viens de saluer s'appelle Cécile. Elle monte la garde devant la porte électrique.

Cécile, sans nom de famille. Le personnel de la prison n'est pas autorisé à révéler son identité aux détenues. Cécile n'est peut-être même pas son vrai prénom. Derrière ces murs règne l'anonymat le plus absolu, afin d'éviter que les gardiennes ne soient prises pour cible un jour par celles qu'elles ont maltraitées.

— Salut, Abbie.

Cécile fait toujours un effort pour me parler en anglais, et je lui en suis reconnaissante.

Un grésillement retentit dans le couloir et la porte s'ouvre.

L'infirmierie, immense, ressemblerait à un gymnase si elle n'était pas aussi basse de plafond. Un espace ouvert dans lequel s'alignent une vingtaine de lits. À l'entrée, une salle d'attente grillagée où sont parquées les détenues malades. Un peu plus loin, tout aussi protégée, la pharmacie où sont enfermés les médicaments et autres fournitures médicales. Au-delà se trouve une chambre blindée, qui peut accueillir jusqu'à cinq malades. Une pièce réservée aux patients contagieux, aux malades en soins intensifs, aux détenues les plus dangereuses.

J'ai toujours aimé l'infirmerie. Elle apporte une touche de vie et de lumière à l'univers angoissant dans lequel je me débats. Et puis j'aime aider les autres. Un moyen efficace de me rappeler que j'appartiens encore au genre humain, que mon existence a un sens. Une zone franche dans laquelle je ne suis pas constamment obligée de me tenir sur mes gardes.

Le reste me plaît nettement moins. À commencer par l'odeur, un cocktail putride de sueur, d'urine et de désinfectant qui me prend à la gorge dès que je franchis le seuil. Inutile de se mentir : on ne se rend pas à l'infirmerie par plaisir, et je veille soigneusement à ne pas gâcher inutilement le mien.

L'endroit ressemble à une ruche à mon arrivée. Les lits sont tous occupés, l'unique médecin du lieu, les deux infirmières et les quatre détenues chargées de les aider courent d'une malade à l'autre. On traverse une épidémie de grippe. Ici, il suffit qu'une seule détenue ait un virus pour que tout le bloc l'attrape. La direction tente bien d'isoler les malades, mais ce type de mesure n'est pas efficace en prison où la promiscuité est de règle. L'établissement pour femmes dans lequel je suis enfermée est surpeuplé. Les cellules, conçues pour quatre, accueillent couramment sept détenues. Faute de lit, trois d'entre elles dorment par terre sur des matelas. En tout, nous sommes près de deux mille dans un établissement conçu pour accueillir mille deux cents personnes. Tassées comme des sardines, on nous recommande de mettre la main sur la bouche quand on tousse.

Winnie, à l'autre bout de la salle, bande le pied d'une Arabe. Winnie est aide-soignante, comme moi. Le directeur nous ayant interdit de communiquer, nous sommes enfermées dans des blocs différents et nous n'avons pas les mêmes horaires à l'infirmerie.

Ma gorge se noue, comme chaque fois que je l'aperçois. Winnie est ma meilleure amie depuis que je suis arrivée à Berne avec mon mari, qui travaille pour l'ambassade

des États-Unis. Voisines pendant cinq ans, nous avons appris à endurer ensemble les horaires impossibles de nos conjoints respectifs. Nous n'avons pas de secret l'une pour l'autre.

Du moins l'ai-je cru pendant longtemps. Aujourd'hui, j'ai fini par lui pardonner.

— Eh, me glisse-t-elle avec son accent anglais craquant en m'effleurant la main. J'ai su ce qui t'était arrivé. Ça va?

— Un vrai conte de fées. Et toi?

Winnie n'est pas d'humeur à plaisanter. C'est une femme splendide. Grande et belle, avec des yeux vifs, des pommettes parfaitement dessinées, des cheveux très fins d'un noir d'encre. Sa beauté me ferait presque oublier qu'elle a les traits tirés, les épaules légèrement voûtées, et le moral en berne. Plus d'un an s'est écoulé depuis les meurtres. Notre condamnation est intervenue trois mois plus tôt et Winnie commence à perdre les pédales. Les autres filles évoquent souvent cet instant charnière où l'on perd espoir. Elles appellent ça le renoncement. Personnellement, j'ai réussi à y échapper jusque-là. Pourvu que ça dure.

— Ce soir, c'est cinéma, murmure Winnie. Je te garderai un siège. Bisous.

— Bisous aussi. Essaie de te reposer.

Nos doigts se quittent. Elle termine son service, je prends le mien.

*

Une heure et demie s'est écoulée quand la porte de l'infirmierie s'ouvre bruyamment dans mon dos. J'aide l'une des infirmières à soigner une détenue victime d'une plaie au thorax, quand résonne le mot «Urgence!».

Ce genre d'incident n'a rien d'exceptionnel dans une prison où l'on compte en moyenne une tentative de suicide par semaine. La violence et la maladie ne font que croître à mesure qu'augmente la surpopulation carcérale.

Cela ne m'empêche pas de me retourner, de voir plusieurs surveillantes pousser une civière sur laquelle est allongée une détenue.

— Mon Dieu! Non!

Je lâche le morceau de gaze que je tiens entre les mains et me précipite instinctivement. Je sais déjà à qui appartiennent les cheveux noirs qui s'échappent du brancard. J'ai surpris le regard inquiet que m'a lancé l'infirmière. Ici, tout le monde nous connaît.

— Winnie...

2

— Non, pitié!

Je me rue vers le brancard en zigzaguant entre les patientes, telle une boule de flipper. Deux surveillantes qui ont remarqué mon manège s'avancent, prêtes à m'intercepter, tandis que le médecin et les infirmières s'activent fiévreusement autour de Winnie.

— Laissez-moi la voir! Je veux... S'il vous plaît!

C'est tout juste si j'aperçois, entre les deux gardiennes qui m'ont maîtrisée, le dos de l'une des infirmières et le corps inerte de ma meilleure amie. Le médecin donne des ordres d'une voix saccadée, trop vite pour que je puisse comprendre. Une infirmière se précipite dans la pharmacie.

— Que s'est-il passé?

Dans ma panique, j'ai posé la question en anglais, et personne ne me répond.

Je tente d'échapper aux gardiennes. Je veux voir Winnie, et je veux qu'elle me voie. L'une des matrones me bloque brutalement le passage avec l'avant-bras et je m'écroule lourdement. Ma tête heurte violemment le carrelage. Les gardiennes en profitent pour m'immobiliser.

— *Please*. S'il vous plaît... Winnie...

Maintenue à terre par les deux surveillantes, le cou tendu, je vois le médecin, un type d'âge moyen avec de longs cheveux gris, se redresser et secouer la tête. Il laisse retomber

son stéthoscope et se tourne vers l'infirmière partie chercher des médicaments.

— Ce ne sera pas nécessaire, Marianne.

Je laisse échapper un cri.

— Non!

Le regard du médecin s'arrête sur l'horloge murale.

— Vous noterez l'heure du décès... il est 14h40.

— Vous... vous... vous l'avez tuée!

Avalée par un trou noir, je n'ai pas le temps d'en dire davantage.

3

Je suis plongée dans l'obscurité, alors que la pièce baigne dans la lumière. Je suis gelée, en dépit de la moiteur qui colle ma chemise contre ma peau, de mon front humide de transpiration. Le goût de sang qui m'emplit la bouche, mes côtes qui me lancent et mes poignets sciés par les menottes qui m'enchaînent au mur, tout cela est malheureusement bien réel. J'ai vaguement la notion d'avoir résisté, tout en hésitant à sortir de mon évanouissement. Des bribes de souvenirs remontent à la surface. Les coups de pied, les coups de poing. Le bras inconnu que j'ai mordu. Mais plus rien n'a d'importance. Plus rien ne compte à présent.

À l'instar de Winnie, je suis tentée par l'horreur du renoncement. Toute résistance est désormais inutile, et même néfaste. Le renoncement me tend une main que j'hésite pourtant à saisir.

Plusieurs heures se sont écoulées depuis la mort de ma meilleure amie. Une dizaine, probablement.

La porte de la cellule s'ouvre et je reconnais Boulez, le directeur. Cheveux noirs soigneusement lissés en arrière, cravate parfaitement nouée, costume trois-pièces impeccable. Un vrai politicard. Aux États-Unis, Boulez serait un élu local porté par l'ambition d'accéder un jour au Congrès. En France, c'est un haut fonctionnaire pénitentiaire qui vise un poste au ministère de la Justice.

— Inutile de perdre notre temps en civilités, déclare-t-il.

Comment lui donner tort, alors que ses subordonnés viennent tout juste d'assassiner ma meilleure amie avant de me passer à tabac et de m'enchaîner?

J'embrasse d'un regard circulaire la minuscule cellule. Elle est à peine plus grande que le dressing dont nous disposions aux États-Unis. Des traces de moisissure maculent les murs et le plafond. Les taches sombres qui marbrent le sol de ciment font penser aux traces d'huile de moteur que l'on trouve dans les garages. À ceci près qu'elles ont été laissées là par des êtres humains, et non par des voitures.

On m'a enfermée au mitard, la prison à l'intérieur de la prison.

Boulez s'est forcé à venir me trouver. Il a bien trop peur de salir ses ongles manucurés. Il est venu dans un but bien précis et ne restera pas une seconde de trop.

— Dites-moi quel médicament vous avez utilisé. Il nous suffira de dresser l'inventaire de la pharmacie pour savoir quel produit a disparu, mais votre confession nous fera gagner du temps à tous les deux.

En dépit d'un fort accent, il s'exprime dans un anglais parfait, comme la plupart des Français éduqués.

Je tousse. Du sang éclabousse mon pantalon marron.

— Je ne vous poserai pas la question deux fois, me prévient-il.

— Tant mieux, ça m'évitera de continuer à vous ignorer. Ses yeux papillotent.

— Elle s'est suicidée? demande-t-il avec une grimace. Vous aviez toutes les deux accès au stock de médicaments. Soit elle s'est tuée, soit vous l'avez empoisonnée. Alors, Abbie?

Il ne cache pas sa délectation. Nous savons l'un comme l'autre qu'aucune des deux hypothèses n'est la bonne. Il me demande de choisir la version officielle. Je me dois de réagir.

— Jamais Winnie ne se serait suicidée. Je vous *interdis* de prétendre le contraire.

Il relève la tête.

— Dans ce cas, nous sommes en présence d'un meurtre.

Il veut m'inciter à sortir de mes gonds. Sadique comme il l'est, ce type mériterait de rester à son poste à vie.

— Vous lui en vouliez de la situation dans laquelle vous vous trouviez, ajoutez-il.

Je tousse de plus belle, en crachant à nouveau du sang. Je m'essuie le menton sur l'épaule, à défaut de pouvoir me servir de mes mains entravées.

— Je ne suis pas près d'oublier ce qui s'est passé aujourd'hui. Le responsable finira par payer.

— J'ai une meilleure idée, rétorque Boulez.

Il s'enhardit jusqu'à m'approcher, rassuré de me voir menottée. Il s'arrête à distance prudente, au cas où il me viendrait à l'idée de lui lancer une ruade.

— Avouez le double meurtre, et je dirai que votre amie Winnie s'est suicidée.

Il fallait s'y attendre. J'ai refusé de reconnaître les meurtres lors du procès. Boulez voudrait s'attribuer le mérite de mes aveux afin de satisfaire les instincts carnassiers de la presse et de briller aux yeux de sa hiérarchie.

— Et si je refuse?

— Avec deux meurtres à votre actif, un troisième ne changerait rien. On ne peut guère vous condamner au-delà de la perpétuité, mais il existe d'autres moyens de vous punir, Abbie.

Il regagne la porte de la cellule.

— Je vous donne quarante-cinq jours pour y réfléchir.

— Vous voulez sans doute dire trente, Boulez.

Une loi française, récemment votée, limite l'usage du mitard à trente jours consécutifs. Cela dit, tout le monde ici contourne allègrement la loi.

— J'ai dit quarante-cinq jours? Allons bon.

Il m'adresse un petit sourire en coin, puis il frappe du poing contre le battant qui s'écarte avec un grésillement électrique.

— Vous n'aurez pas le dernier mot, Boulez. Un jour, je sortirai d'ici.

Il plisse les paupières, puis son sourire s'élargit.

— J'en doute, chère madame. Vous êtes la meurtrière la plus célèbre de toute l'histoire de France. Vous ne quitterez jamais cet endroit.

Sur ces mots, il s'éclipse. La lumière de la cellule, contrôlée de l'extérieur, s'éteint, et je me retrouve dans le noir. Trente jours de ce régime m'attendent. Voire quarante-cinq.

Peut-être même le reste de mon existence.

Tout ça à cause de deux soirées à Monaco.